

particulière, celle que les Arabes appellent *naka'at* et qui n'est autre que la gomme ou la résine qui découle du tragacanthé¹. Cet arbre croît sur le Liban, en Perse et en Arménie². Il découle de son tronc et de ses branches une liqueur visqueuse qui durcit à l'air et prend la forme de vers plus ou moins longs, tordus et contournés. Parmi les présents envoyés plus tard par Jacob à Joseph en Égypte, se trouvait aussi cette substance³.

Le *şorî*, d'après M. Ebers⁴ et beaucoup d'autres, est le baume. Il était autrefois très abondant en Palestine, quoiqu'on ne l'y trouve plus aujourd'hui. Le baume de Galaad surtout était célèbre. L'arbre qui le produit se rencontre encore dans quelques parties de l'Arabie et de l'Afrique. Il atteint rarement plus de quinze pieds de haut. Ses branches ne sont point serrées et son feuillage est rare. On obtient le baume au moyen d'incisions qu'on pratique dans l'écorce, comme on le fait pour obtenir plus abondamment la résine des pins. On le retire aussi des baies vertes ou mûres⁵.

D'après d'autres auteurs, le *şorî* est probablement la résine du pistachier⁶, le *souuter* des Égyptiens. Il est possible

¹ *Astragalus Tragacantha*.

² Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, Paris, 1717, t. II, p. 253-255 : « Peut-on rien voir de plus beau, dit-il, en fait de plantes, qu'un *astragale* de deux pieds de haut, chargé de fleurs depuis le bas jusqu'à l'extrémité de ses tiges ! Ces fleurs sont grosses comme le petit doigt, cannelées, fermes, solides, vert-pâle, couvertes d'un duvet blanc, etc... Toute la plante sent mauvais. Elle a levé de graine dans le Jardin royal, où elle se porte bien. »

³ Gen., XLIII, 11.

⁴ G. Ebers, *Aegypten und die Bücher Mose's*, p. 290.

⁵ Sur le baume, voir R. Sigismund, *Die Aromata*, in-8°, Leipzig, 1884, p. 13-18.

⁶ Voir H. B. Tristram, dans *Smith's Dictionary of the Bible*, 2^e édit., 1893, t. I, p. 339-340; et *Natural History of the Bible*, 8^e édit., 1889, p. 336.

que ce soit un terme générique désignant indistinctement les résines aromatiques¹.

Le *lot*, en arabe *ladan*², a conservé en partie son nom dans nos langues : c'est le ladanum, c'est-à-dire, la gomme qui suinte des branches du *ladanum* ou *labdanum*³. Dioscoride le décrit comme une gomme odorante, verdâtre, facile à dissoudre et grasse⁴. « Tirant du côté de la mer, raconte Tournefort⁵, décrivant son voyage dans l'île de Candie, nous nous trouvâmes sur des collines sèches et sablonneuses, couvertes de ces petits arbrisseaux qui fournissent le *ladanum*. C'était dans la plus grande chaleur du jour, et il ne faisait pas de vent. Cette disposition du temps est nécessaire pour amasser le *ladanum*. Sept ou huit paysans, en chemise et en caleçon, roulaient leurs fouets sur ces plantes : à force de les secouer et de les frotter sur les feuilles de cet arbuste, leurs courroies se chargeaient d'une espèce de glu odoriférante, attachée sur les feuilles ; c'est une partie du suc nourricier de la plante, lequel transsude au travers de la tissure de ces feuilles comme une sueur grasse, dont les gouttes sont luisantes, et aussi claires que la térébenthine.

« Lorsque les fouets sont bien chargés de cette graisse on en ratisse les courroies avec un couteau, et l'on met en pains ce que l'on en détache : c'est ce que nous recevons sous le nom de *ladanum*. Un homme qui travaille avec application

¹ Les Septante traduisent *şorî* par *ἐπίσμα* et la Vulgate par *resina*, « résine. » — On allègue contre l'identification du *şorî* avec le baume, que le baumier, d'après Josèphe, *Ant. jud.*, VIII, VI, 6, fut apporté pour la première fois en Palestine du temps de Salomon par la reine de Saba.

² En grec *λάδανον*, en latin *ladanum*. Hérodote parle du *ladanum*, III, 412.


³ *Oistus creticus*.

⁴ Dioscoride, I, 128.

⁵ Tournefort, *Voyage au Levant*, t. I, p. 74-75. — Dans l'antiquité, on tirait beaucoup de ladanum de l'île de Chypre. Voir G. Perrot, *L'île de Chypre*, dans la *Revue des deux mondes*, 4^{er} décembre 1878, p. 526-527.

en amasse par jour environ une oque (trois livres deux onces) et même davantage, lesquelles se vendent un écu sur le lieu. Cette récolte n'est rude que parce qu'il faut la faire dans la plus grande chaleur du jour et dans le calme. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des ordures dans le *ladanum* le plus pur, parce que les vents des jours précédents ont jeté de la poussière sur ces arbrisseaux. Pour augmenter le poids de cette drogue, ils la pétrissent avec un sablon noirâtre et très fin, qui se trouve sur les lieux; comme si la nature avait voulu leur apprendre à sophistiquer cette marchandise...

« L'arbrisseau qui produit le *ladanum* est fort touffu et s'élève à deux ou trois pieds. Sa fleur a cinq feuilles couleur de rose, chiffonnées, assez rondes... De leur centre sort une touffe d'étamines jaunes, chargées d'un petit sommet de feuilles mortes. »

Nous retrouvons en Égypte les trois espèces de gommés odoriférantes que portaient les trafiquants madianites. Chaque temple égyptien avait son laboratoire, son droguiste et son préparateur. Parmi les aromates qui entraient dans la composition du célèbre parfum dont les auteurs classiques nous ont conservé le nom, le *kyphi*¹, en égyptien, *kupi*,  (« deux fois bon, à l'usage du culte, ») l'un des ingrédients est un produit végétal que nous avons déjà nommé le *sounter*, qui est, d'après quelques-uns, le *šorî* hébreu. Un autre produit s'appelle *nekpat* : c'est peut-être le *nek-ot*, avec l'introduction d'une labiale, *p*, dans le corps du mot.

Le mot *lot* n'a pas été retrouvé, mais on lit, dans les

¹ *Kūfi*. Voir les notes de Parthey sur Plutarque, *De Isi. et Osir.*, p. 277-280. Il énumère dix espèces de *Kyphis*, composés de dix à trente-six substances. Le *kupi* était si célèbre et si fréquemment employé, qu'il avait reçu l'acception d'offrande en général. Cf. Ebers, *Ein Kyphirecept aus dem Papyrus* Ebers, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1874, p. 106-111; V. Loret, *Le kyphi parfum sacré des Égyptiens*, dans le *Journal asiatique*, juillet-août 1887, p. 76-132.

textes, des passages qui se rapportent en général aux parfums de Syrie. « Anubis, dit le papyrus bilingue de Rhind, remplit la tête [dans la momification] de parfums de Syrie, de baume, de résine, de cèdre, etc. » Les momies nous offrent d'ailleurs le *ladanum*, que les textes ne mentionnent pas d'une manière certaine. On l'a souvent retrouvé au fond des tombeaux, et son odeur a été remarquée parmi celles des parfums qui avaient servi à embaumer les cadavres¹.

Le présent, sur ce point comme sur tant d'autres, confirme, dans la vallée du Nil, l'histoire du passé : c'est un fait curieux que les trois espèces de parfums que portaient les marchands madianites sont encore aujourd'hui un des principaux articles de commerce entre l'Orient et l'Égypte.

Les Madianites ne faisaient pas seulement le commerce des parfums, ils faisaient aussi, à l'occasion, le commerce des esclaves. C'est là ce qui suggéra aux frères de Joseph l'idée de le leur vendre; par une sorte de demi-remords, il leur parut moins odieux de le livrer à l'esclavage que de le faire mourir de faim dans la citerne. Ils reçurent pour prix de leur frère « vingt (sicles) d'argent². »

Les esclaves étaient nombreux et recherchés en Égypte. On les voit représentés en grand nombre sur les monuments; ils sont de tout sexe et de toute couleur. « Les Égyptiens, dit Chabas, semblent n'avoir jamais eu assez de domes-

¹ Th. Smith, *The history of Joseph*, 5^e édit., in-12, Édimbourg, 1875, p. 21-22.

² Gen., xxxvii, 28. Voir au sujet de l'argent ce que nous avons dit, t. 1, relativement à l'achat de la caverne de Makpelah. Le texte porte ici simplement « vingt argent, » עשרים כסף *'esrîm késef*; il est par conséquent impossible de déterminer d'une manière probable la valeur de la somme. Josèphe rapporte, *Antiq. jud.*, XII, II, 3, t. 1, p. 58, que Ptolémée Philadelphe (285-247 avant J.-C.) avait réglé que tous les Juifs faits prisonniers et retenus comme esclaves pourraient se racheter au prix de 120 drachmes ou trente sicles. Le même auteur dit, *ibid.*, III, III, 3, p. 71, que Joseph fut vendu vingt mines.

tiques pour les servir : nègres; Bédouins, Syriens, Arabes, Libyens, insulaires de la Méditerranée, Étrusques et Grecs de l'Asie Mineure se rencontraient dans les ateliers de Ramsès III¹. » Des documents de toutes les époques parlent des esclaves fugitifs. Un papyrus hiéroglyphique de Leyde s'occupe de six d'entre eux qui appartenaient au prince Atefanvu, fils de Ramsès II, et qui s'étaient sauvés. M. Letronne a publié dans le *Journal des savants*², la traduction d'un manuscrit gréco-égyptien : « Récompense promise à qui découvrira ou ramènera deux esclaves échappés d'Alexandrie. » Le plus ancien traité que nous connaissions, celui qui conclut la guerre de Ramsès II avec les Khétas, porte entre autres clauses que les fugitifs qui se réfugieront en Syrie, seront renvoyés en Égypte³. Une lettre du scribe Bekenamen à son père, le prophète Ramessu, d'Hermopolis, raconte toutes les démarches qu'il a faites pour recouvrer un esclave syrien fugitif⁴.

Il y avait donc beaucoup d'esclaves en Égypte, mais ceux du pays de Chanaan y étaient surtout appréciés, comme ils le furent plus tard en Grèce et à Rome, où les mots *Syrus* et *Syra*, indiquant leur origine, sont si fréquents, en particulier dans les auteurs comiques. Ils étaient en si grand nombre dans la vallée du Nil, que le substantif sémitique *abata*⁵ y désignait, entre autres, les gens de condition servile.

¹ Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie et spécialement à celle des temps de l'Exode*, 1873, p. 62.

² *Journal des savants*, juin et septembre 1833, p. 329-341, 477-486. Voir le résumé de ce papyrus dans Devéria, *Manuscrits égyptiens du Louvre*, 1875, p. 236-237.

³ Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1875, p. 223.

⁴ Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, t. 1, p. 231 et suiv.

⁵ De עבד, 'ébed, papyrus Anastasi I, 23, du temps de Ramsès II. Les capitaines du Mohar, en Palestine, orient aux Chananéens : « *Abata-u*

« De tout temps, dit M. Soury, les Égyptiens ont tenu en une singulière estime les services des esclaves sémites. Bien des siècles avant Aristophane, comme l'a écrit M. Chabas, les papyrus de l'âge des Ramsès mentionnent le classique « Syrien. » Ce n'était point seulement d'aromates et de baume qu'étaient chargées les caravanes qui traversaient la Palestine pour se rendre en Égypte; elles importaient aussi, pour les bazars de Memphis ou de Thèbes, des esclaves de choix, des sujets rares, véritables objets de luxe. Dans les rues populeuses des villes, des Syriens et des nègres couraient devant les chars de riches bourgeois vêtus de lin, une canne d'or ou un fouet à la main, guidant eux-mêmes leurs attelages de chevaux¹. »

Il en est à peu près de même encore. Saat, le jeune homme qui a servi de guide à M. Samuel Baker dans son voyage aux sources du Nil, avait été pris dans les tentes de peaux de chèvres des Arabes, placé dans un sac à gomme et conduit enfin au Caire, où le gouvernement l'avait acheté pour faire de lui un tambour².

kamaal-u : « Esclaves, du chameau au Mohar, pour manger. » Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 220. Les esclaves s'appellent en outre *bak-u*, *šes-u*, *hon-u*, féminin *hon-t-u*.

¹ J. Soury, dans la *Revue des deux mondes*, 15 février 1875, p. 808; *Études historiques sur les religions, les arts, la civilisation de l'Asie antérieure et de la Grèce*, 1877, p. 162. — Aristophane, dans les *Oiseaux*, vers 507, cite le proverbe suivant : « Le coucou chante coucou, circoncis, debout; aux champs. » Voir l'explication qu'en donne Movers, *Das phönizische Altherthum*, 1^{er} Theil., p. 314.

² Saat « était né dans le Fertit, dit M. S. Baker, et menait paître les chèvres de son père, lorsqu'à l'âge d'environ six ans, il avait été emmené prisonnier par les Arabes Baggaras. Il décrivait avec beaucoup d'énergie les incidents de cette catastrophe. Des hommes, montés sur des chameaux, avaient soudain fondu sur lui, tandis qu'il était dans le désert avec son troupeau, l'avaient saisi, mis dans un sac à gomme et attaché sur le dos d'un chameau. Comme il criait au secours, un Arabe ouvrit le sac où il

De tout ce que nous venons de dire, nous pouvons bien conclure avec M. Ebers : « Nous trouvons donc encore ici confirmée l'exactitude de tous les détails que nous fournit la Bible sur Joseph¹. »

A leur arrivée en Égypte, les Ismaélites vendirent Joseph à Putiphar. Il avait alors dix-sept ans².

était renfermé, et le menaça de l'assassiner s'il faisait le moindre bruit. Ainsi obligé de se tenir tranquille, il fut transporté à une distance de plusieurs centaines de milles à travers le Kordofan, jusqu'à Dongola sur le Nil : là, on le vendit à des marchands d'esclaves qui l'emmenèrent au Caire et le revendirent en qualité de tambour au gouvernement égyptien. » S. W. Baker, *Découverte de l'Albert Nyanza, nouvelles Explorations des sources du Nil*, trad. G. Masson, Paris, 1868, chap. III, p. 85. La mort de Saat est racontée chap. XIX, p. 494.

¹ Ebers, *Aegypten und die Bücher Mose's*, t. I, p. 295.

² Josèphe, *Antiq. jud.*, III, III, 3, t. I, p. 72. Cf. Gen., xxxvii, 2.

CHAPITRE III.

JOSEPH DANS LA MAISON DE PUTIPHAR.

Nous devons suivre maintenant Joseph dans la maison de celui dont la Providence l'avait fait esclave ; rechercher, parmi les nombreuses dignités de la cour des pharaons, quelle était celle de Putiphar, son maître ; justifier l'exactitude de ce que nous dit la Bible sur ce personnage et sur sa femme ; raconter enfin, — le sujet l'exige, — à quelle épreuve délicate Dieu permit que fût exposée la chasteté de son fidèle serviteur, et la victoire éclatante que Joseph remporta par la fuite sur la plus dangereuse des tentations.

Il nous faut examiner d'abord le nom même de Putiphar, et ce qu'on doit entendre par les qualités d'eunuque et de *sar hat-tabbahim* que lui donne Moïse. Le nom de Putiphar était commun en Égypte. Sa véritable forme égyptienne est Petiphra, *Peti pa(pha)-ra*, c'est-à-dire « donné, consacré à Phra, » Ra, le dieu Soleil¹, de même que *Petési*, *Petammon*, qu'on trouve dans les textes grecs, signifient « consacré à Isis, à Ammon. » Le second élément du mot Putiphar indique un nom de la Basse-Égypte, un nom héliopolitain²

¹ Voir Rosellini, *Monumenti storici*, I, 117. Champollion a découvert ce nom dans le papyrus Cailliaud. Il est reproduit n° 200 des planches de son *Précis du système hiéroglyphique*, 2 in-8°, 2^e édit., Paris, 1827, 1828. L'auteur dit dans le texte, p. 177 : « Ce nom propre doit être transcrit en lettres coptes ΠΤΕΠΡΗ ou ΠΕΤΕΦΡΗ, *Pèteprè* ou *Pèteprè*, *Pètephrè* ou *Petaphrè*, et nous reconnaissons ici la transcription hiéroglyphique du nom si connu de Putiphar, qui, dans le texte copte de la Genèse, est régulièrement écrit ΠΕΤΕΦΡΗ, *Pètephrè*, comme notre nom hiéroglyphique. »

² S. Birch, *History of Egypt*, p. 76. Phra est le nom du dieu Ra, le Soleil, précédé de l'article, p.